

CHAPITRE XXXV.

Des Charlatans & des Maiges.

§. 607. **I**L me reste à parler d'un fléau qui fait plus de ravages que tous les maux que j'ai décrits, & qui, tant qu'il subsistera, rendra inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conservation du peuple; ce sont les Charlatans. J'en distinguerai de deux espèces; les Charlatans passants, & ces faux Médecins de villages, tant mâles que femelles, connus sous le nom de *Maiges*, & qui le dépeuplent sourdement.

Les premiers, sans visiter les malades, débitent des remèdes dont quelques-uns ne sont qu'extérieurs & ne font pas toujours du mal; mais les intérieurs sont très souvent pernicieux. J'en ai vu les effets les plus cruels, & il ne passe point de ces misérables dont l'entrée au pays ne coûte la vie à quelques-uns des habitants. Ils nuisent encore d'une autre façon, en emportant une grande quantité d'argent comptant, & en enlevant annuellement quelques milliers de francs à cette partie des habitants pour qui l'argent est le plus précieux. J'ai vu

avec douleur le laboureur & l'artisan dénués des secours les plus nécessaires à la vie, emprunter de quoi acheter chèrement le poison destiné à combler leur misère en aggravant leurs infirmités, & souvent en les jettant dans des maux de langueur qui réduisent toute une famille à la mendicité.

§. 608. Un homme ignorant, fourbe, menteur & impudent, séduira toujours le peuple grossier & crédule, incapable de juger de rien, de rien apprécier, qui sera éternellement la dupe de quiconque aura la bassesse de chercher à éblouir ses sens, & qui par-là même sera friponné par les Charlatans tant qu'on les tolérera. Mais le Magistrat son tuteur, son protecteur, son pere, ne devoit-il pas se soustraire à ce danger en prohibant sévèrement l'entrée de ce pays où les hommes sont précieux & l'argent si rare, à des hommes pernicioeux qui détruisent les uns & emportent l'autre, sans jamais y faire le plus petit bien ? Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus long-temps leur exil, puisqu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre ?

§. 609. Les Maiges n'emportent pas il est vrai, l'argent du pays comme les Charlatans passants ; mais le ravage qu'ils

font parmi les hommes est continuel , & par-là même immense ; & chaque jour de l'année est marqué par le nombre de leurs victimes. Ils friponnent d'ailleurs cruellement le peuple en lui vendant dix fois au-dessus de leur valeur les remèdes avec lesquels il les empoisonnent.

Sans aucune connoissance, sans aucune expérience, armés de trois ou quatre remèdes dont ils ignorent aussi profondément la nature que celles des maladies dans lesquelles ils les employent , & qui étant presque tous violents sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux , ils empirent les maux les plus légers , & rendent à coup sûr mortels ceux qui sont un peu plus graves , mais qui se feroient guéris si on les eût seulement abandonnés à la nature ; à plus forte raison s'ils avoient été bien traités.

§. 610. Le brigand qui assassine au milieu du grand chemin laisse au moins la double ressource de se défendre & d'être secouru ; mais l'empoisonneur qui surprend la confiance du malade & le tue , est cent fois plus dangereux & aussi punissable.

L'on signale les bandes de voleurs qui s'introduisent dans le pays ; il seroit encore plus à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de

l'autre sexe, & qu'on en publiât la description la plus exacte accompagnée de la liste de leurs exploits sanglans. L'on inspireroit peut-être par-là une frayeur salutaire au peuple qui ne s'exposeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 611. Son aveuglement sur cette double espece d'êtres malfaisants est inconcevable. Celui qu'il a en faveur des Charlatans l'est cependant moins, parce que ne les connoissant pas il peut leur supposer une partie des talents & des connoissances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir, & on ne peut trop le lui redire, que malgré l'appareil pompeux dont quelques-uns se parent, ce sont toujours des hommes vils qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur subsistance sur leur propre impudence & son imbécille crédulité; qu'ils n'ont aucune connoissance; que leurs titres & leurs patentes sont sans aucune autorité, parce que par un misérable abus ces actes sont devenus une denrée de commerce qu'on obtient à très vil prix, tout comme le surtout galonné qu'ils achètent à la fripperie; que leurs certificats de guérisons sont chimériques ou faux; & qu'enfin quand sur le nombre prodigieux de gens qui prennent

leurs remèdes, il y en auroit quelques-uns de guéris, & il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas, il n'en seroit pas moins vrai que c'est une espece destructive. Un coup d'épée dans la poitrine en perçant un abcès sauva un homme que ce mal auroit tué; les coups d'épée n'en sont pas moins mortels. Il n'est point étonnant même que ces gens-là (je dis la même chose des Maiges), qui tuent des milliers de gens que la nature seule ou aidée des secours de la Médecine auroit sauvés, guérissent de temps en temps un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adressent aux gens de cet acabit, soit qu'ils ne veuillent pas s'astreindre au traitement qu'exige leur maladie, soit que rebuté par leur peu de docilité, le Médecin ne leur continue pas ses conseils, vont chercher des gens qui leur promettent une guérison prompte, & hasardent des remèdes qui en tuent plusieurs, & en guérissent un qui se trouve la force de résister, un peu plus vite que ne l'auroit fait un Médecin. Il ne seroit que trop aisé de se procurer dans toutes les paroisses des catalogues qui mettroient sous les yeux la vérité de ces propositions.

§. 612. Le crédit de ce Charlatan de

N v

foire, que cinq ou six cents payfans entourent, *grands yeux ouverts, gueule béante*, & se trouvent fort heureux qu'il veuille bien leur friponner leur nécessaire, en leur vendant quinze ou vingt fois au-delà de sa valeur un remède dont la plus grande qualité seroit d'être inutile; le crédit, dis-je, de ce fripon toléré tomberoit bientôt, si l'on pouvoit persuader à chacun de ses auditeurs, ce qui est exactement vrai, qu'à un peu de souplesse près dans la main, il en fait tout autant que lui; & que, s'il peut acquérir son impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même réputation & la même confiance.

§. 613. Si le peuple raisonnoit, il seroit aisé de le défabuser: mais ceux qui le conduisent doivent raisonner pour lui. J'ai déjà prouvé le ridicule de sa confiance aux Charlatans proprement ainsi dits: celle qu'il a pour les Maiges est encore plus insensée.

L'art le plus vil s'apprend; l'on n'est fave-tier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentissage, & l'on n'en fera point pour l'art le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau! L'on ne confie une montre pour la raccommoder qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment

elle est faite, & qu'elles sont les causes qui la font bien aller & qui la dérangent; & l'on confiera le soin de raccommoder la plus composée, la plus délicate & la plus précieuse des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de sa structure, des causes de ses mouvements & des instrumens qui peuvent la rétablir.

Qu'un soldat, chassé de son régiment à cause de ses coquineries, ou qui a défecté par libertinage; qu'une banqueroutier, qu'un ecclésiastique flétri, qu'un barbier ivrogne, qu'une foule d'autres personnages aussi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection; s'ils ne sont pas connus, si l'on ne voit pas de leur ouvrage, si l'on n'a pas des témoignages authentiques de leur probité & de leur habileté, personne ne leur confiera pour quatre sols de pierres fausses. Ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de se faire Joailliers ils s'affichent Médecins, on achètera très chèrement le plaisir de leur confier sa vie, dont ils ne tarderont pas à empoisonner les restes.

§. 614. Les plus grands Médecins, ces hommes rares, qui nés avec les plus heureux talens ont éclairé leur esprit dès leur plus grande enfance; qui ont cultivé ensuite avec soin toutes les parties de la

N vj

physique ; qui ont sacrifié les plus beaux moments de leur vie à une étude suivie & assidue du corps humain , de ses fonctions , des causes qui peuvent les empêcher , & de tous les remèdes ; qui ont surmonté le désagrément de vivre dans les hopitaux , parmi des milliers de malades ; qui ont réuni à leurs propres observations celles de tous les temps & de tous les lieux : ces hommes rares , dis-je , ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être pour se charger du précieux dépôt de la santé humaine ; & on le remettra à des hommes grossiers , nés sans talents , élevés sans culture , qui souvent ne savent pas même lire , qui ignorent tout ce qui a quelque rapport à la médecine , aussi profondément que les mœurs des Sauvages Asiatiques , qui n'ont veillé que pour boire , qui souvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson , & ne l'exercent que dans le vin , qui ne se sont fait Médecins que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose. Une telle conduite paroîtra à tout homme sensé le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remèdes qu'ils emploient , si on les comparoit aux besoins des malades à qui ils les ordonnent , on seroit saisi d'horreur ,

& l'on gémiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre humain, dont la vie si importante à l'état est misérablement confiée aux plus meurtriers des êtres.

§. 615. Quelques-uns d'eux sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir en répandant parmi le peuple un préjugé qui n'est que trop accrédité aujourd'hui; c'est que leurs talents pour la médecine sont un don surnaturel, fort supérieur par là même à toutes les connaissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime, l'irréligion d'une telle fourberie, ce seroit empiéter sur les droits de Messieurs les Pasteurs: mais qu'il me soit permis de les avertir que cette branche de superstition, ayant les suites les plus cruelles, mérite toute leur attention; & en général il seroit d'autant plus à souhaiter qu'on combattît la superstition, qu'un esprit imbu de préjugés faux n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scélérats qui, espérant de s'accréditer par la crainte autant que par l'espérance, ont poussé l'erreur jusqu'à laisser douter s'ils tenoient leur puissance du Ciel ou de l'Enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§. 616. Un fait que j'ai déjà indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'est l'empressement du payfan à se procurer les meilleurs secours pour ses bêtes malades. Quelque éloigné que soit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on croit tel (car malheureusement il y en a encore trente mauvais pour un bon dans ce pays), s'il a beaucoup de réputation, il va le consulter, ou il le fait venir à tout prix; quelque coûteux que soient les remèdes qu'il indique, s'ils passent pour les meilleurs, il se les procure: mais dès qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfants, il se passe de secours ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelque pernicieux qu'ils soient sans en être moins coûteux; car c'est une injustice criante que les sommes extorquées par quelques Maiges, ou aux patients, ou plus souvent à leurs héritiers.

§. 617. L'on trouve dans un excellent *Mémoire* sur la population de ce pays une observation importante, & qui démontre évidemment les ravages des Maiges; c'est que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitants d'un lieu & des morts n'est pas extrêmement différente à la ville & à la campagne; mais quand la même épidémie attaque la ville & les villages, cette

différence est énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitants dans le village où le Maige exerce son empire destructif, est infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le second volume des Mémoires de la SOCIÉTÉ ÉCONOMIQUE de BERNE pour 1762, un autre fait également important, rapporté par un des plus éclairés observateurs qui travaillent pour ce Journal. » Il regne, *dit-il*, (à » Cottens à la Côte) des pleurésies & » des péripneumonies; il en est mort » quelques payfans de ceux qui consul- » tant les Maiges ont pris leurs remèdes » échauffants; ceux qui ont suivi la mé- » thode opposée se sont presque tous tirés » d'affaire «.

§. 618. Je ne puis pas m'étendre plus long-temps sur cette matière, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque chose, mais qui mériterait d'être traitée plus au long, & qui est de la plus grande conséquence. Il n'y a que les Médecins qui puissent se tranquilliser sur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt, puisque les Maiges diminuent le nombre des consultants du peuple, qui ne sont pour eux qu'une occupation pénible. Mais quel est le Mé-

decin assez vil pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix aussi cher & aussi odieux ?

§. 619. Après avoir montré le mal, je foudraierois de pouvoir indiquer des remèdes sûrs, mais cela est difficile.

Le premier, c'est peut-être d'avoir fait connoître le danger & d'avoir fait tourner les yeux sur cet abus homicide qui, joint aux autres causes de dépopulation, tend à rendre ce pays désert.

§. 620. Le second, & sans contredit le plus efficace, est celui dont j'ai déjà parlé; n'admettre aucun Charlatan passant, & signaler tous les Maiges; peut-être même qu'il conviendrait de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en différents lieux par des Edits souverains; on devroit au moins les couvrir d'infamie, en suivant une pratique usitée dans une grande ville de France. » Quand il se trouvoit des » Charlatans à Montpellier, on étoit en » possession de les mettre sur un âne » maigre & fâcheux, la tête tournée vers » la queue; on les promenoit en cet état » par toute la ville au bruit des huées » des enfants & de toute la populace, » les frappant, leur jettant des ordures,

» les tiraillant de tous côtés & les mau-
 » disant « (1).

§. 621. Un troisieme moyen, ce seroit des instructions pastorales sur cet objet. La conduite du peuple à cet égard est un vrai suicide, & il seroit important de l'en convaincre. Mais l'inefficace des exhortations réfléchies les plus fortes sur tant d'autres articles, ne fait-elle point craindre le même sort pour celle-ci? L'usage a décidé qu'il n'y a aujourd'hui de vice qui exclue du titre & de la considération d'honnête homme, que le vol ouvert & caractérisé, & cela par cette raison simple, c'est que nous tenons à nos biens plus qu'à toute autre chose; l'homicide même est honnête dans un très grand nombre de cas: peut-on espérer de persuader qu'il y a du crime à confier sa santé à des empoisonneurs, sous l'espérance de guérison? Un remède plus sûr, sans doute, ce seroit de faire sentir au peuple, ce qui seroit fort aisé, qu'il lui en coûtera moins pour être bien soigné, que pour être bourraudé. L'appât

(1) Une Ordonnance publiée en 1766 défendit tout exercice de médecine dans ce pays à ces êtres malfaisants, & prouve l'intention bienfaisante du Prince; mais comme on ne tient point la main à l'exécution elle devient inutile au peuple.

du bon marché le ramenera beaucoup plus sûrement que l'aversion du crime.

§ 622. Le quatrième remède, qui ne seroit sûrement pas inutile, ce seroit de retrancher des almanachs ces règles de médecine astrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux sur une science dans laquelle les plus petites erreurs sont funestes. Que de paysans morts (je l'ai déjà dit) pour avoir différé, rejeté, ou mal placé une saignée dans une maladie aiguë, parce que l'almanach le vouloit ainsi! N'est-il point à craindre, pour le dire en passant, que la même cause ne nuise à leur économie, & qu'en consultant la lune, qui n'a aucune influence, ils ne négligent les attentions relatives aux autres circonstances qui en ont beaucoup?

§. 623. Un cinquième remède seroit un établissement d'hopitaux pour les malades dans différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aisés pour les fonder & les entretenir presque sans nouvelles dépenses, & les avantages qui en résulteroient seroient immenses; d'ailleurs, quelque considérables que fussent les dépenses, en est-il de plus importantes? Elles sont sans doute de devoir, & l'on ne tarderoit pas à s'apercevoir qu'elles rapportent un

intérêt réel plus fort qu'on ne pourroit l'espérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut, ou admettre que le peuple est inutile dans un Etat, ou convenir qu'on doit pourvoir aux soins de sa conservation. Un Anglois respectable, qui après avoir tout vu avec beaucoup de soin, s'est occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richesses & le bonheur de ses compatriotes, se plaint en Angleterre, pays du monde où les hopitaux sont le plus multipliés, que le peuple malade n'est pas assez secouru. Que doit-ce être dans les pays où il n'y en a point ? » Les secours de chirurgie & de médecine trop abondants dans les villes, ne sont point assez répandus dans les campagnes ; & les payfans sont sujets à des maladies assez simples mais qui faute de soins dégènerent en une langueur mortelle «.

§. 624. Enfin si l'on ne peut pas remédier aux abus (ceux qui regardent les Charlatans ne sont pas les seuls, & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient), il seroit sans doute avantageux de détruire tout art médicinal. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien, que les mauvais de mal, il y a un avantage réel à n'en

point avoir. Je le dis avec conviction ; l'anarchie en médecine est la plus dangereuse de toutes. Libre de toute règle & sans loix , cette science est un fléau d'autant plus affreux qu'il frappe sans cesse ; & si l'on ne peut pas réparer le désordre , il faut ou défendre sous de rigoureuses peines l'exercice d'un art qui devient si funeste , ou , si les constitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent , ordonner , comme dans les grandes calamités , des prières publiques dans tous les temples.

§. 625. Un autre abus , moins dangereux que ceux dont je viens de parler , qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels , dont le moindre est de sortir beaucoup d'argent du pays , mais dont le peuple est moins la victime que les gens aisés , c'est l'imbécile aveuglement avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remède universel qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au-dessus du commun peuple ne courent pas au Charlatan , parce qu'ils croiroient s'avilir en se mêlant à la foule ; mais si ce même Charlatan , au lieu de venir , s'étoit tenu dans quelque ville étrangère ; si au lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues , il les avoit fait insérer dans les

Mercurès ou dans les Gazettes (1) ; si au lieu de vendre ses remèdes lui-même , il avoit établi des bureaux dans chaque ville ; si au lieu de les vendre vingt fois au-dessus de leur valeur , il avoit encore doublé ce prix ; au lieu d'avoir les charlats du peuple , il auroit eu ceux du citadin aisé de tous les ordres , & presque de tous les pays. Telle personne , sensée à tout autre égard , qui hésitera de confier sa santé à des Médecins dignes d'une entière confiance , hasardera par une folie inconcevable le remède le plus risqué , sur la foi d'un placard imposteur , publié par un homme aussi vil que le Charlatan qu'il méprise parce qu'il fait jouer du cor de chasse sous sa fenêtre , & qui n'en diffère cependant que par les circonstances que je viens d'indiquer.

§. 626. Il n'y a presque pas d'années qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remèdes , dont les ravages sont plus ou moins grands à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu heureusement en ont eu autant que les poudres d'un

(1) Après les premières éditions de cet ouvrage , on défendit l'annonce de ces misérables secrets dans les papiers publics ; mais les Entrepreneurs perdoient la rétribution qu'ils en tiroient , & bientôt l'intérêt de quelques particuliers prévalut sur celui du public.

nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années d'un purgatif âcre, dont le souvenir ne s'éteindra que quand toutes ses victimes auront fini. Je soigne depuis long-temps plusieurs malades, dont j'ai adouci les maux sans espérer de les guérir jamais, & qui ne doivent les tristes jours qu'ils coulent qu'à l'usage de ces poudres; & j'ai vu depuis très peu de temps deux personnes que ce poison a tuées cruellement. Un Médecin François, aussi célèbre par ses talents & ses connoissances, que recommandable par son caractère, a publié quelques-unes des sinistres catastrophes que son usage a occasionnées; & si l'on recueilloit ces observations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effrayeroit (1).

(1) Au moment où l'on alloit mettre en vente la seconde édition originale de cet ouvrage, mon Libraire m'envoya un livret qu'il venoit de recevoir, imprimé à Carpentras, & intitulé, *Lettres adressées à M. Barbeau Dubourg, &c. en réponse à ce qu'il a avancé d'après le Sieur Tissot, contre le remède universel & son auteur*; & il me demandoit en même temps si je voulois qu'on retardât la distribution pour faire une réponse. Je parcourus l'élégant recueil, & je trouvai qu'il

§. 627. Heureusement tous ces remèdes qu'on débite, ne sont ni aussi accrédités, ni aussi dangereux; mais l'on doit juger toutes ces affiches sur ce principe: je n'en connois point de plus vrai en Phy-

n'en méritoit aucune; je le trouve encore aujourd'hui. Mais en ayant reçu un exemplaire par la poste, quelque mois après, sans seing & sans armes. j'ai cru devoir en accuser ici la réception à la personne qui a bien voulu en enrichir ma bibliothèque. Si c'est un partisan de la noblesse, de la science, des *talents sublimes* (page 51) de M. Ailhaud, Baron de Castelet (page 6), *grand personnage* (page 53), *second Salomon* (page 43) que Dieu a voulu choisir pour être *l'instrument de la Médecine* (page 113), & qui en est le *facultatif* par Lettres du Roi (page 113); si, dis-je, c'est un partisan de M. Ailhaud, fût-il celui qui croit qu'après Dieu, il est le *Sauveur des hommes*, & qu'il ne s'en dédiroît pas, dût-il être *anathème* (page 56), j'aurai l'honneur de lui dire, après lui avoir fait mes justes remerciements, que je continue à être convaincu que les poudres du nommé *Ailhaud*, Baron de Castelet, ont coûté la vie à une multitude de gens, & la santé à un bien plus grand nombre; & qu'il auroit été bien à souhaiter, malgré le bien qu'elles peuvent avoir fait à quelques personnes qui avoient besoin de forts purgatifs, que toutes les Puissances de l'Europe eussent pris, quand elles commencèrent à s'introduire, le parti qu'on a pris en Russie, il y a quelques années, celui d'en interdire l'entrée sous des peines sévères. Si c'est un Anti-Ailhau-diste qui l'ait fait par bonté pour moi, & dans l'idée que je devois y répondre, je lui fais mes

sique & en Médecine, c'est que quiconque annonce un remède universel est un imposteur, & qu'un tel remède est impossible & contradictoire. Je n'entrerais point dans des détails de preuve; mais

excuses de ce que je ne déferais pas à son avis; & je ne doute pas qu'il n'en change dès qu'il voudra bien y réfléchir un moment. Des deux nouvelles victimes dont je parle dans ce paragraphe, l'une étoit un homme robuste de 55 ou 56 ans, qui jouissoit de la plus parfaite santé, à cela près qu'il avoit des pesanteurs dans l'estomac après le repas, depuis quelques années; les premières prises ne lui firent pas grand chose, la cinquième occasionna une hémorrhagie dans l'estomac; il périt rapidement en vomissant ou en rendant par les selles tout son sang. L'autre étoit un homme qu'une suite de veilles avoient échauffé au point que, sans pouvoir jouir d'un bon sommeil, il étoit assoupi dès qu'il ne marchoit pas; les fameuses poudres le rendirent fou, le cerveau s'enflamma, suppura; & le malade périt au moment où l'abcès se rompit. Ce sont, je crois, les derniers qui aient fait usage, dans ces quartiers de cette poudre miraculeuse, à laquelle il faut aussi savoir rendre justice: un de mes amis m'a dit leur avoir obligation; elles le tirèrent, il y a dix-huit ou dix-neuf ans, des détresses d'une constipation opiniâtre qui résistoit à la manne & aux lavements; mais elles détruisirent si bien la mucosité des intestins, qu'il a souffert pendant plusieurs années des coliques atroces, qu'il n'évite encore aujourd'hui que par un régime auquel il est peut-être le seul homme qui voulût s'astreindre.

j'en

J'en appelle hardiment à tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remède.

Quand on fera bien rempli de ce principe, on ne s'en laissera plus imposer par des tissus de sophismes destinés à prouver que toutes les maladies viennent d'une cause, & que cette cause est de nature à céder au remède vanté. On comprendra d'abord qu'une telle assertion est le comble de la fourberie ou de l'ignorance, & l'on découvrira bientôt où est le sophisme. Peut-on espérer de guérir une hydropisie, qui vient de ce que les fibres sont trop lâches & le sang trop dissous, avec les remèdes qu'on emploie pour guérir une maladie inflammatoire, dans laquelle les fibres sont trop roides & le sang trop épais ? Se flattera-t-on de guérir toutes les épilepsies, dont les causes sont très variées & très opposées, par un même remède ? Parcourez les annonces publiques, vous trouverez dans toutes des vertus aussi contradictoires ; & ceux qui les font seroient sans doute punissables juridiquement.

§. 628. Je souhaite qu'on fasse une réflexion qui se présente naturellement.

Tome II.

O

Je n'ai traité que d'un très petit nombre de maladies; ce sont presque toutes des maladies aiguës; je puis assurer qu'aucun Médecin éclairé n'a jamais employé moins de remèdes, cependant j'en indique soixante & onze, & je ne saurois lequel retrancher si j'y étois obligé. Comment peut-on espérer que l'on guérira avec un seul remède dix & vingt fois plus de maladies que je n'en indique?

§. 629. J'ajouterai une observation très importante, & qui se fera sans doute présentée à plusieurs lecteurs; c'est que les différentes causes des maladies, leurs divers caractères, les différences qui dépendent des changements nécessaires qui arrivent pendant leur durée, les complications dont elles sont susceptibles, les variétés qui dépendent des épidémies, des saisons, des sexes, de plusieurs autres circonstances, obligent très souvent à faire des changements dans les remèdes; ce qui prouve combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes que celles qu'ont ordinairement les personnes qui ne sont pas Médecins; & la circonspection doit dans ces cas être proportionnée à l'intérêt qu'on prend au malade, & à la charité dont on est animé.

§. 630 Les mêmes considérations ne

font-elles pas sentir la nécessité d'une entière docilité de la part du malade & des assistants? L'histoire des maladies qui ont leur temps limité pour naître, se développer, rester dans leur force, décroître, ne démontre-t-elle pas & la nécessité de la continuation des mêmes remèdes aussi long-temps que le caractère de la maladie est le même, & le danger d'en changer fréquemment, par la seule raison que celui qu'on a employé ne soulage pas dans le moment? Rien ne nuit plus au malade que cette instabilité. L'on doit, après avoir examiné les indications que fournit la maladie, choisir le remède le plus propre à en combattre la cause, & en continuer l'usage, tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle qui oblige à le changer, à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remède est inutile parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience, & le rejeter pour en prendre un autre, c'est casser sa montre parce que l'aiguille emploie douze heures à faire le tour du cadran.

§. 631. Les Médecins font quelque attention aux urines des malades, dont les changements dans quelques maladies, sur-tout dans les fièvres inflammatoires,

O ij

aident à juger des changements qui surviennent dans le caractère des humeurs, & contribuent à déterminer le temps où il convient de placer les évacuans ; mais c'est une ignorance crasse que de croire, & le comble de la fourberie que de persuader, que leur seule inspection suffise pour juger des symptômes, de la cause & des remèdes d'une maladie : elle ne peut être utile que quand on les observe journellement, quand on observe en même temps le malade, quand on les compare aux symptômes du mal, aux autres évacuations, quand on est exactement instruit de toutes les circonstances étrangères à la maladie qui peuvent les changer, comme certains aliments, certaines boissons, plusieurs remèdes, la quantité de la boisson. Si l'on n'est pas exactement instruit de tous ces détails, la vue seule des urines est absolument inutile ; elle n'instruit de rien, le seul bon sens le démontre, sans que j'en détaille davantage les preuves ; & l'on peut hardiment décider que quiconque ordonne des remèdes sans autre connoissance du mal, que l'inspection des urines, est un frippon, & le malade qui les avale, une dupe.

§. 632. D'où vient, pourroit-on demander, cette crédulité ridicule sur l'objet qui nous touche le plus, notre propre santé ?

Il y en a quelques causes plus particulieres au peuple, & qui sont, 1°. l'impression mécanique du brillant sur ses sens : 2°. le préjugé que les Maiges guérissent par un don surnaturel; je les avois déjà indiquées : 3°. l'idée dans laquelle il est assez généralement que ses maladies font une classe à part comme lui, & que le Médecin du riche ne les connoît pas : 4°. l'erreur générale qu'il lui en coûtera moins de recourir au Maige : 5°. peut-être une timidité honteuse : 6°. une espece de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas assez de soin, & ne le traitent trop cavalièrement; crainte qui augmente cette confiance qu'il a & que tout homme a pour son égal, confiance fondée sur cette égalité même : 7°. des discours dans son goût & à sa portée.

Mais il est moins aisé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre supérieur, qui, étant censés avoir reçu plus d'éducation, sont regardés comme mieux raisonnants; pour des remèdes vantés, ou même pour quelque Maige accrédité; l'on peut cependant en indiquer quelques raisons.

La premiere est ce grand principe du moi, inné chez l'homme, qui l'attachant à la prolongation de son existence plus

qu'à toute autre chose au monde, lui tient continuellement les yeux fixés sur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ses démarches, mais ne lui laisse point distinguer les sentiers sûrs des sentiers dangereux. C'est ici le plus sûr & le plus court, lui dit le Commis d'un Bureau où l'on fait payer de gros péages : il passe, paie, & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe est la source d'une autre erreur, qui consiste à donner involontairement un plus grand degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui est trop honnête homme pour dire ce qu'il ne pense pas, doit, par une suite nécessaire de la constitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte : l'on cherche à éloigner les idées de l'un, l'on sourit à celles de l'autre, il doit bientôt avoir la préférence.

Une troisième cause qui tient encore au même principe, c'est que l'on se livre à celui dont la méthode est la moins pénible & flatte le plus nos passions. Le Médecin qui prescrit un régime, qui exige des privations, qui demande du temps, qui veut de la régularité, rebute un ma-

lade accoutumé à se livrer à tous ses goûts; l'Empirique qui lui permet tout, l'enchantante. L'idée d'une cure si longue & hérissée de tant d'épines suppose un mal bien grave; cette idée attriste, on ne l'admet qu'avec peine, &, sans s'en appercevoir, on embrasse, pour l'anéantir, le système opposé qui ne nous laisse voir qu'une maladie de nature à céder à quelques prises de simples.

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit despotiquement un si grand nombre d'hommes, & qui accrédite tant d'êtres & tant de choses ridicules, est une quatrième raison très puissante. L'ennui est ce que l'homme craint le plus, & il y est sans cesse entraîné par son propre vuide & par celui de la société; les sensations neuves & extraordinaires l'en tirant mieux que rien autre, il s'y livre sans en prévoir les conséquences.

Une cinquième raison se tire de ce que les trois quarts & demi des hommes sont menés par l'autre demi-quart; & qu'ordinairement le demi-quart qui aime à mener est celui qui est le moins en état de le faire: ainsi tout doit mal aller, & les évènements ridicules & fâcheux deviennent nécessaires par la constitution de la société. L'homme d'un sens exquis ne

voit souvent que par les yeux d'un sot, d'un intrigant, ou d'un fourbe: il juge mal & se conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas se lier avec ceux qui aiment à cabaler, & ce sont souvent eux qui conduisent les autres.

Il y a encore quelques autres raisons, mais je me bornerai à en rappeler une seule, que j'ai déjà indiquée il y a plusieurs années; c'est que presque généralement nous aimons mieux ceux qui déraisonnent avec nous que ceux qui nous prouvent que nous déraisonnons.

J'espère que les réflexions que chacun fera sur ces causes de nos erreurs contribueront à en diminuer l'effet, & à détruire des préjugés dont chaque jour fait voir les suites funestes.

CHAPITRE XXXVI.

Questions auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre quand on va consulter un Médecin.

IL faut beaucoup d'attention & d'habileté pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi bien qu'on peut l'être de loin; mais cette difficulté est fort aug-